

François Jullien « Cette crise peut nous permettre d'accéder à la vraie vie »



Propos recueillis par Nicolas Truong

Le philosophe explique pourquoi l'épreuve que constitue la pandémie due au coronavirus peut être l'occasion de faire surgir de nouveaux possibles, tant sur le terrain politique que sur le plan éthique

ENTRETIEN

Philosophe, helléniste et sinologue, François Jullien a déployé son travail entre les pensées de la Chine et de l'Europe (*Le Détour et l'accès. Stratégie du sens en Chine, en Grèce*, Grasset, 1995 ; *Un sage est sans idée. Ou l'autre de la philosophie*, Seuil, 1998). Titulaire de la chaire sur l'altérité à la Fondation Maison des sciences de l'homme (FMSH), il est l'un des penseurs contemporains les plus traduits dans le monde auquel le livre de François L'Yvonnet François Jullien, une aventure qui a dérangé la philosophie (Grasset, 234 p., 19 euros) offre un précieux et pédagogique accès. Depuis dix ans, François Jullien a développé une importante philosophie de l'existence (*Une seconde vie*, Grasset, 2017) et vient de publier *De la vraie vie* (Editions de l'Observatoire, 198 p., 19 euros).

La crise sanitaire est l'état présent du monde. Après avoir tant servi dans les domaines politiques et sociaux, économiques et financiers, voici que le mot « crise » nous atteint en plein cœur de nos vies. Mais qu'est-ce, selon vous, qu'une crise ?

Selon sa racine grecque, la crise est ce qui « tranche ». Elle est le moment critique et dramatique qui tranche entre des possibles opposés. En médecine, entre la mort et la vie. Au théâtre, quand culmine la tension engendrée par l'action, avant l'acte du dénouement.

Or on peut proposer une autre approche de la « crise », notamment à partir d'une autre tradition de langue et de pensée, telle la chinoise. En chinois – c'est devenu aujourd'hui une banalité dans les milieux du management –, « crise » se traduit par *wei-ji* : « danger-opportunité ». La crise s'aborde comme un temps de danger à traverser en même temps qu'il peut s'y découvrir une opportunité favorable ; et c'est à déceler cet aspect favorable, qui d'abord peut passer inaperçu, qu'il faut s'attacher, de sorte qu'il puisse prospérer. Aussi le danger en vient-il à se renverser dans son contraire. De tragique, le concept se dialectise et devient stratégique.

Tel serait donc le « bon usage » de la crise aujourd'hui. Et d'abord à titre personnel et existentiel, dans ce sauve-qui-peut du malheur ?

Il y a, pour chacun de nous et collectivement, une situation négative à traverser. Mais cela peut – et même ce doit (d'un devoir éthique et politique) – être l'occasion de faire surgir de nouveaux possibles, « inouïs » au sens propre, que peut-être même on ne soupçonne pas. Il n'y va pas là d'une morale de consolation ou de compensation, de boniment, mais du concept rigoureux de la « vraie vie ». Car nos vies ne cessent, au fil des jours, de se rabattre, de se rétrécir et de s'étioier : de laisser leurs possibles inouïs se rétracter. Elles se résignent et s'enlisent, se laissent aliéner et deviennent « chose », versant dans une vie factice, c'est-à-dire qui n'est plus qu'une apparence de vie, une pseudo-vie qui ne vit plus « vraiment ».

Or la vraie vie n'est pas une vie idéale ou une autre vie, mais la vie qui résiste à cette vie perdue, fait front contre cette résignation et cet enlissement, cette aliénation et réification de la vie menaçant la vie, à l'insu même de la vie. Or comment commencer de dire non à cette vie qui – au fil des jours, ou ne serait-ce pas plutôt depuis toujours ? – n'est plus qu'un semblant de vie ? Peut-être est-ce justement l'opportunité de la crise, son côté « favorable », que de nous donner un appui, une occasion – dans ce retrait, parce que nous sommes remis brutalement devant nous-mêmes – de répudier la vie factice qui par trop se lézarde, et de reprendre pied dans de la vraie vie.

On dit néanmoins aujourd'hui que, à se trouver ainsi confinés et pour certains désœuvrés, bien des couples vivent une « crise » qui peut conduire jusqu'à la séparation...

C'est peut-être retrouver là le sens grec, salutaire, de la « crise » qui tranche dans ce qui n'est plus vivable. Deux personnes qui déjà s'ennuyaient entre elles sans oser se le dire, peut-être même sans le remarquer, qui s'y étaient habituées et même s'étaient habituées à le supporter, dont la vie de « couple » s'était donc à ce point résignée et perdue, se voient effectivement enfin forcées de réagir et de choisir. Peut-être la situation est-elle en effet déjà trop dégradée, révélatrice d'un « invivable », et devra déboucher sur une séparation comme seule issue.

Soit se découvre, du sein même de cette relation qui s'endormait, du fait même de l'épreuve partagée, du face-à-face imposé, un « nouveau possible » : ils peuvent à nouveau se rencontrer. On dira alors « vivre à deux », comme on dit « porter à deux » (une charge). Dans cet enfermement forcé peut se découvrir la possibilité infinie de l'intime. L'intime que découvrent enfin, dans *Le Rouge et le Noir* de Stendhal, M^{me} de Rênal et Julien Sorel dans le donjon de la prison de Besançon...

Est-ce ce que vous appelez une « seconde vie » ?

Non pas une nouvelle vie, en effet, dont on ne voit pas de quelle coupure – de quel miracle – elle procéderait, mais une seconde vie qui, découlant de la vie précédente, mais s'en décalant, en décoïncidant par l'épreuve traversée, peut effectivement s'en dégager. Elle gagne en lucidité : la lucidité n'est ni l'intelligence ni la connaissance, mais la capacité de tirer parti du négatif traversé. Elle permet de choisir plus effectivement sa vie : de désinvestir ce qui dans sa vie n'est plus porteur ou est tari ; et, par suite, de mieux investir, en revanche, ce qui, passé au crible de la vie, apparaît non plus illusoire, mais ouvrant de la vraie vie.

Voilà que, ayant déjà « vécu », je suis en mesure enfin de commencer de comparer et de choisir effectivement, donc d'engager concrètement ma liberté. A l'époque classique, on appelait cela « réformer sa vie ». J'aime beaucoup la formule de Rousseau à cet égard : « Je persistai : pour la première fois de ma vie, j'eus du courage... » Car on peut aussi ne pas avoir ce courage, passer à côté de cette possibilité se dégageant discrètement, en cours de vie, continuer de vivre une vie qui s'étiole, rater la possibilité d'une seconde vie.

Mais le « confinement », c'est l'enfermement forcé, la perte d'un plus vaste horizon et de la liberté. Et même de la liberté la plus élémentaire : ne plus être tenu au piquet par une longue réglementaire, marcher à plus de cinq cents mètres de chez soi...

Mais ne sommes-nous pas toujours dans un certain confinement ? Ne sommes-nous pas toujours bordés – bornés – par le monde environnant ? A quoi répond, je crois, la capacité d'« existence ». Car exister, c'est « se tenir hors », dit le latin. En même temps que je demeure dans le monde, limité par lui, confiné en lui, je peux me tenir hors de lui, déborder de sa clôture. Et d'abord se tenir hors de soi dans l'Autre. Le regard en face-à-face fait signe vers cette ouverture. En quoi exister est éthique. Il est ce qui fait l'humain, bien avant toute morale : le propre de l'humain, ce qui l'a promu en humain, est qu'il a pu décoïncider des conditions imparties et s'aventurer hors des limites de son confinement. Ce pourquoi « seul l'homme existe ».

La rigueur du confinement actuel peut raviver cette exigence : déborder par la conscience de la claustration physique. Peut-être trouvez-vous cela bien « métaphysique », mais ces temps nous rappellent justement ce qui se joue toujours de métaphysique dans l'expérience, si l'on ne la laisse pas rabattre en semblant de vie.

Mais à titre collectif ? Il y a aussi le monde et les contraintes géopolitiques. Peut-on aussi trouver au danger que nous traversons une opportunité favorable, comme le dit si bien « crise » en chinois ?

Le pouvoir chinois, à sa façon, l'a déjà fait. Dans un premier temps, près de deux mois, la Chine s'est enfoncée dans le danger sans vouloir en prendre la mesure. Cela par déni idéologique : le pouvoir se bouchant les yeux et faisant taire la vérité, la Chine a laissé développer une épidémie devenant pandémie qui aurait pu clairement être évitée. C'est là une réalité, et donc une responsabilité, que le pouvoir chinois doit reconnaître et assumer. Mais il est vrai que le pouvoir autoritaire qui dirige aujourd'hui la Chine a su renverser ce négatif en opportunité à son profit, à la fois sur le plan intérieur et extérieur.

Sur le plan intérieur, les mesures de confinement qu'il lui a fallu ensuite imposer ont servi à renforcer le contrôle des populations que le régime chinois, surtout depuis l'ère Xi Jinping, cherche méthodiquement (numériquement) à instaurer : au nom de l'unité nationale et de la solidarité, revendiquées à juste titre, dans cette urgence historique, l'autoritarisme du prince a trouvé une occasion vertueuse de se renforcer.

Ceux qui admirent un ordre si bien établi qu'il a pu enrayer l'épidémie ne devraient pas être dupes des slogans de propagande qui tendent à faire de la Chine un exemple face aux « débiles » démocraties. D'autre part, sur le plan extérieur, la Chine a offert la pandémie au monde et, remettant maintenant son économie en marche, va tirer profit de notre affaïssement. Elle va pouvoir faire avantageusement la leçon et s'acheter l'Europe à meilleur marché.

Comment sortir du rejet viscéral ou de l'admiration sans borne pour la Chine qui ont cours en Occident ?

Il faut se garder également des deux : de la sinophobie comme de la sinophilie, deux écueils que la France notamment, depuis des siècles, sait mal éviter : le « catéchisme chinois » des lettrés ou le « péril jaune ». Mais je crois avoir fait moi-même autant que j'ai pu pour faire connaître les ressources de la pensée chinoise en Europe – comme aussi les faire travailler pour réinterroger à partir d'elles la philosophie européenne et découvrir notre propre « impensé » – pour pouvoir me permettre aussi de dire ce qu'on sait bien, mais que, par « réalisme » politique et menace de rétorsion, on n'ose pas dire...

Car il y a ce qu'on n'a pas le droit d'ignorer : l'oppression que subissent les Ouïgours – rendons hommage au Monde d'en avoir traité. Ou la censure, de moins en moins discrète, que subissent l'édition et l'université. Ou la situation sous pression de Taïwan, qui est bien une véritable démocratie et a su, exclue de l'Organisation mondiale de la santé, parer sans emphase, mais avec une scrupuleuse efficacité, au danger de l'épidémie.

Mais l'Europe ne pourrait-elle pas aussi tirer parti de la crise, la renverser en « opportunité » ?

Elle est parvenue aujourd'hui au stade critique et dramatique – grec – de la « crise ». Car l'idée de l'Europe, telle qu'elle a été conçue au sortir de la guerre et a porté notre histoire jusqu'à la fin du siècle dernier – l'Europe de la paix et de la coopération économique – est sans doute épuisée. La « crise » actuelle risque bien de l'achever : le repli nationaliste du sauve-qui-peut est la première évidence des « temps de crise ». Il ne faut donc pas brandir l'Europe comme un slogan ou comme une panacée, mais penser à partir de quelles ressources, à nouveaux frais, en relancer la nécessité.

L'Europe a-t-elle encore une chance de survivre à cette crise ?

Nous sommes entrés dans l'âge des nouveaux empires : chinois, américain, russe, turc, indien... L'Europe est en retrait, et même au bord de la faillite. Mais, si elle sait traverser la décennie à venir sans tomber en morceaux, elle retrouvera une initiative dans l'histoire, quand ces empires seront usés – mais qui ne soit pas de l'impérialisme. Oui, l'Europe peut entrer dans une « seconde vie ». Le tragique tranchant de la crise nous contraint heureusement aujourd'hui à sortir de la passivité.